



# Paraphrases, reformulations et gloses : points de vues linguistiques

Daniel Lebaud, Katja Ploog

## ► To cite this version:

Daniel Lebaud, Katja Ploog. Paraphrases, reformulations et gloses : points de vues linguistiques. 2013. halshs-00821809

**HAL Id: halshs-00821809**

**<https://shs.hal.science/halshs-00821809>**

Preprint submitted on 13 Aug 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Paraphrases, reformulations et gloses : points de vues linguistiques

Daniel Lebaud & Katja Ploog, Université de Franche-Comté, LLC-ELLIADD

## 1. Introduction

Notre contribution vise à mettre en perspective et à problématiser, de notre position de linguiste, une notion générique cruciale dans les scolies, celle de *synonymie*<sup>1</sup>, à partir de deux procédures langagières — spontanées, provoquées ou réflexives — qui lui sont très généralement associées, en ce que chacune à sa façon suppose une forme de reformulation d'une séquence déjà produite selon une relation de synonymie plus ou moins serrée : celles de *paraphrase* et de *glose*. Il suffit de mentionner deux brefs extraits du TLF se rapportant respectivement à *Paraphrase* et *Glose* pour attester de cette association :

**Paraphrase** : [...] Opération de reformulation aboutissant à un énoncé contenant le même signifié [...]

**Glose** : [...] Annotation brève portée sur la même page que le texte, destinée à expliquer le sens d'un mot inintelligible ou difficile ou d'un passage obscur, et rédigée dans la même langue que le texte.

Les approches théoriques de référence adoptées respectivement dans les deux parties qui suivent — les *Grammaires des Constructions* pour la *paraphrase* (2) et la *Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives* (TOPE) pour la *glose* (3) — apparaîtront à la fois comme complémentaires par leur objet et comme disjointes par leur méthode : elles mettront en scène le travail du linguiste sur les formulations métalinguistiques engendrées par les théories à propos des pratiques langagières concrètes. Il apparaîtra que les notions discutées verront, du fait de l'économie générale de la théorie dans laquelle elles opèrent, leur extension très sensiblement resserrée.

Tout d'abord, dans une perspective « historique », l'observation des configurations structurelles attestées dans les discours (oraux) nous conduira à présenter et à discuter les caractéristiques fonctionnelles, discursive ou métadiscursive, d'un certain nombre de séquences que l'on pourra qualifier de *reformulations* ou *paraphrases* (qualifications qui seront justement discutées) et où se joue en temps réel l'articulation entre le formel et le sémantique.

Puis l'attention sera portée sur la notion de *glose* (spécifiquement sur celle de *glose métalinguistique* qui sera distinguée de la *glose épilinguistique*). Il s'agira de faire apparaître, contre l'intuition première qui cherche à établir une relation de synonymie au sein d'un ensemble d'énoncés présentant un air de famille sémantique plus ou moins fort, la spécificité sémantique de chacun des énoncés, spécificité consécutive à une singularité lexicale, prosodique, morphologique, et/ou syntaxique, aussi peu perceptible soit-elle pour le bon sens linguistique.

---

<sup>1</sup> Notion à laquelle est rattachée celle de *parasynonymie* : les deux termes apparaissent dans le titre du colloque [...] **synonymie et parasynonymie dans les scolies aux poètes grecs**.

Nous soutiendrons - prise de position radicale à fonction heuristique - que chaque forme (*unité lexicale* ou *morpho-grammaticale*, *mots du discours*, *constructions*, *contours prosodique*, ...) ou chaque séquence ne dit, en toute rigueur, que ce qu'elle dit et est unique à le dire comme elle le dit. Formulé autrement : il n'y a pas plus de synonymie de terme à terme qu'il n'y a de synonymie de texte à texte ; ou en termes saussuriens : à signifiant différent, signifié différent. Une forme ou un texte ne peut valoir, en conséquence, ni comme équivalent, ni comme explicitation du sens d'une autre forme ou d'un autre texte qu'en l'altérant tant soit peu, en la/le fragmentant d'une façon plus ou moins interminable et subjective<sup>2</sup>. Ce qui vaut pour la traduction intralange vaut d'autant plus — truisme pour les traducteurs — pour la traduction interlangue<sup>3</sup> : toute tentative de reformulation, quelles qu'en soient les modalités, engendre nécessairement une approximation et un bougé aussi faibles ou sensibles soient-ils<sup>4</sup>.

## 2. Autour de la paraphrase

### 2. 1. La paraphrase entre la reformulation et l'itération constructionnelle

Si la paraphrase est une reformulation d'une séquence linguistique (d'une construction à complexité variable) qui en conserve la signification, le cas le plus fréquent des reformulations en mode parlé est non paraphrastique. Pourtant, on relève dans les corpus oraux spontanés des cas nombreux d'élaborations multiples d'une même construction syntaxique dans le même champ discursif et référentiel :

- (1) **il avait pas de blé et tout** ++ alors il avait il cherchait du boulot + alors il avait été passer je sais plus quoi un entretien **je sais plus à quel endroit vers Angoulême ou euh Périgueux** +

---

<sup>2</sup> Voir là encore les entrées de dictionnaires et les listes d'emplois qui ne formulent aucune hypothèse - si ce ne sont les échappatoires commodes de la métaphorisation, de l'euphémisation, etc. - sur le passage d'un emploi à l'autre, d'une valeur à une autre : une série d'îlots dont le socle s'est perdu dans les abysses de l'histoire et dont l'ordre et le nombre varieront d'un dictionnaire à l'autre, selon le parti pris, la sensibilité, la culture ou la base de données du lexicographe. Il serait intéressant de regarder, à ce titre, la façon dont l'Abbé Girard, dans son dictionnaire des synonymes de la langue française, joue entre les idées principales et les idées secondaires pour, à la fois, réunir des unités lexicales et les distinguer.

<sup>3</sup> Ce qu'exprime fort joliment Benveniste : « On peut transposer le sémantisme d'une langue dans celui d'une autre, « *salva veritate* » ; c'est la possibilité de la traduction ; mais on ne peut pas transposer le sémiotisme d'une langue dans celui d'une autre, c'est l'impossibilité de la traduction. » *op. cit. supra*, in *La forme et le sens*, p 228. Nous retrouvons là, dit autrement, la différence que nous avons évoquée *supra* entre *sens* et *signification*.

<sup>4</sup> D'où les traductions toujours renouvelées, toujours à refaire, des textes fondamentaux car jamais pleinement satisfaisantes. Sur la question de la traduction, voir Cécile DAUDE, 2009 : 19-57 pour une discussion très documentée, solidement étayée empiriquement et très directement en prise avec ce qui nous occupe. Retenons ce passage qui convient si bien à la tonalité générale de notre propos : « *En fait, ce qu'il faut ici traduire ne relève pas seulement de la compréhension d'une langue, le grec, même si l'idiote propre aux grammairiens présente quelques caractéristiques communes, mais d'une subtile relation intralinguale. Il s'agit dans chaque cas, – pour reprendre un mot de Lacan, dont le style abstrus comporte tout de même quelques heureuses trouvailles – d'un « cept » à saisir au vol, dans le passage d'un texte à l'autre. Dès lors, le français ne risque-t-il pas de perturber la communication entre Pindare d'une part, et de l'autre les érudits alexandrins ou les philologues plus tardifs qui s'efforcent d'explicitier et de faire revivre sa parole ? Notre traduction n'introduit-elle pas une opacité inopportune, là où le grec, rapproché de lui-même, fait étincelle ?* » (23-24).

il a fallu [ki] il a fallu qu'il aille à l'armée du salut demander un ticket de train + **il avait pas un radis quoi** (BOR99 ; JB21-23)

Ces ré-élaborations sont rendues visibles par une disposition de la structure en deux dimensions :

il avait pas de blé et tout ++
alors il avait
il cherchait du boulot +
alors il avait été passer je sais plus quoi
un entretien je sais plus à quel endroit
vers Angoulême
ou euh Périgueux +
il a fallu [ki]
il a fallu qu'il aille à l'armée du salut demander un ticket de train +
il avait pas un radis quoi

(BOR99 ; JB21-23)

L'on s'accordera à reconnaître une stabilité sémantique relative entre *ne pas avoir de blé* et *ne pas avoir un radis*, et à considérer la seconde comme paraphrase de la première ; tout ce qui se trouve entre les deux peut être décrit comme des « variations » autour de la même idée, un étayage du contexte, des circonstances et des conséquences, avec une hiérarchisation interne qui comporte à nouveau des reformulations. Peut-on encore les qualifier de paraphrases ? Comme il ne s'agit pas de répétitions à l'identique, on peut s'interroger sur la relation (d'équivalence, de complémentarité, de concurrence, ...) entre les items construits en paradigme.

Dans l'exemple suivant, la reformulation pose en outre un problème constructionnel :

- (2) moi je préfère avoir affaire à + aux hommes + parce que bon les hommes + sont moins rechigneurs comprennent mieux la plaisanterie + que les femmes ça rechigne toujours (Gadet 2012 ex.14, CRFP : PRI-CLE-003)

Cet exemple est typique des productions orales spontanées en ce qu'il comporte un dédoublement de la construction verbale qui suit *les hommes* (une « liste »), puis, en ce que les relations syntaxiques semblent mise à mal, dont un symptôme est la difficulté d'interprétation de la dernière proposition, intégrée par *que (les femmes ça rechigne toujours)* ; nous y reviendrons. L'exemple est typique également par la complexité de la structure globale de la configuration, qui est un aspect souvent sous-estimé par l'observateur ; nous y reviendrons aussi. Dans l'immédiat, il convient d'observer que les deux instanciations de la construction verbale en liste, dont la première est attributive (*sont moins rechigneurs*) et la seconde transitive (*compréhendent mieux la plaisanterie*), présentent une certaine convergence sémantique sans pour autant être équivalents, synonymes. Si les deux prédisent à propos du même sujet, elles apportent des informations originales à la construction du sens et ne sont donc pas substituables.

Reste l'équivalence fonctionnelle. Sans pouvoir juger de l'adéquation relative d'une construction donnée à l'intention du locuteur, nous adopterons donc une position minimaliste en considérant chaque instanciation d'une position syntagmatique unique comme une reformulation.

Ces reformulations peuvent prendre différentes formes : concernant parfois seulement la position (ou *fonction* syntaxique), comme dans l'exemple précédent, elles peuvent

constituer des variations constructionnelles autour d'un item lexical « pivot » qui se trouve répété. La répétition, qu'elle soit lexicale ou constructionnelle, possède en soi un pouvoir cohésif, ce qui peut être illustré par un autre exemple, que nous ne ferons qu'effleurer en notant que seules les deux premières occurrences de *mucho más* semblent prendre place dans la même construction ; mais les trois suivantes sont utilisées dans des contextes structurels différents. Néanmoins, toutes les cinq élaborent l'idée que « la musique apporte beaucoup plus de satisfaction que le journalisme » :

- (3) I : los dos espacios me XXX mucha satisfacción **mucho más** la música sí  
 E : sí  
 I : sí **mucho más** la música porque la música es un espacio que es menos simbólico y que es **mucho más** de del imaginario que uno puede compartir es **mucho más** eh me satisface **mucho más** en el sentido de que llego más tranquilo a la casa si llego a tocar con plata en el bolsillo que si llego de trabajar de periodista y con plata en el bolsillo (SAN06, mus9\_55-67)

Encore plus fortement que les répétitions lexicales, les reformulations constructionnelles constituent un paradigme cohésif. L'ensemble des reformulations est donc une configuration discursive à caractère fonctionnel. Le fait qu'il s'agisse là d'un véritable mécanisme est corroboré par son exploitation dans la rhétorique politique, comme ici dans un discours de Jacques Chirac (novembre 2005) :

- (4) nous ne construirons rien de durable sans le respect nous ne construirons rien de durable si nous laissons monter d'où qu'il vienne le racisme l'intolérance l'injure l'outrage nous ne construirons rien de durable sans combattre ce poison pour la société que sont les discriminations nous ne construirons rien de durable si nous ne reconnaissons pas et n'assumons pas la diversité de la société française (JC11/05 ; *Durable*)

nous ne construirons rien de durable sans le respect	
nous ne construirons rien de durable si nous laissons monter d'où qu'il vienne	le racisme l'intolérance l'injure l'outrage
nous ne construirons rien de durable sans combattre ce poison pour la société que sont les discriminations	
nous ne construirons rien de durable si nous ne reconnaissons pas et n'assumons pas la diversité de la société française	

## 2. 2. Eléments théoriques

La conviction que les réélaborations successives d'une même construction (re-constructions) ne sont pas synonymes, substituables, mais complémentaires dans un ensemble solidaire nous conduit à poser le problème de leur caractérisation. Envisagées en linguistique plus classiquement comme énumérations, listes ou piétinements, nous posons que ces *reformulations* témoignent de l'activité de construction du locuteur en temps réel : construire du sens à l'oral consiste à linéariser une émergence compacte, dense, celle du *sens* ; le locuteur qui élabore son discours en temps réel doit faire face à de fortes contraintes temporelles et cognitives.

Cette approche de la grammaire (*i.e.* de la langue, au-delà de la Grammaire normative) s'inscrit dans une approche fonctionnaliste de la syntaxe : si la structure linguistique est ancrée dans l'usage quotidien du langage, sa modélisation se doit d'être cognitivement et interactionnellement adéquate. En conséquence, la perspective adoptée ici s'inscrit dans une approche formelle, *constructionnelle*, des données discursives inspirée des

Grammaires des Constructions, en puisant principalement dans ses branches résolument basées sur l'usage, dont celle Bybee & Hopper (2001) ou de Langacker (1987 : 57), synthétisées dans le « Position paper » du Five Graces Group (2009) qui décrit la grammaire dynamique comme un *ensemble de routines cognitives qui sont forgées, reconduites et modifiées par l'usage*. Dans un texte programmatique et désormais emblématique d'une certaine conception de la grammaire — « Emergent Grammar » (1987) — Hopper postule qu'il n'y a pas de différence *qualitative* entre les constructions plus figées d'une langue et celles qui ne le sont pas : la grammaire émerge dans le discours sous forme de routinisation qui s'accomplit sur trois échelles temporelles :

- la juxtaposition d'entités verbales dans un discours effectif ;
- la mise en mémoire des schémas actionnels ;
- et la sédimentation sous forme de norme dans la mémoire collective du discours social.

Autrement dit, les formes discursives sont pertinentes pour la sédimentation des structures de la langue.

### 2. 3. En temps réel

Le détour par l'exemple (4) qui présentait un discours oral non spontané (conçu à l'avance, par un locuteur qu'on suppose maître des stratégies de mise en valeur) nous permet de noter que toutes les symétries de construction n'ont pas le statut de maladresses. Les données sur lesquelles notre réflexion est fondée sont, au contraire, des corpus issus de discours spontanés, paroles privées produites par des locuteurs non professionnels (français et espagnols<sup>5</sup>). Ce sont donc des corpus fortement marqués par une activité de construction en temps réel dont les structures sont réputées être accidentelles ou, du moins, comporter de nombreuses scories...

Sur la première échelle temporelle, nous nous interrogerons sur les enjeux de la modalité spontanée pour la structuration du sens ; nous ferons l'hypothèse que l'élaboration progressive en temps réel recourt à des principes d'intégration syntaxique et discursive particulièrement basés sur la linéarité temporelle, comme la projection (et complétion) et l'incrémentation de constructions. Soit le premier exemple précédemment cité en (1) : la première projection de construction — *il avait* — donne lieu à une première complétion par *pas de blé*, puis, cette projection est reprise — *alors il avait* — mais reste sans complétion. En lieu et place, une nouvelle projection est construite suite à l'amorce *alors, il cherchait*, qui donne lieu à la complétion *du boulot*. Puis, la première projection est recyclée. On imagine les motivations sémantico-référentielles du locuteur, mais celles-ci n'apportent pas d'éclairage particulier pour notre propos.

L'incrémentation, itération constructionnelle (liste) par définition, consiste à réexploiter une projection déjà complétée, comme c'est le cas dans l'exemple (1) pour le lieu de l'entretien : *je sais plus à quel endroit / vers Angoulême / ou euh Périgueux*. Le recyclage

---

<sup>5</sup> [SAN06] : PLOOG, Katja, 2006 : *Santiago de Chile*. Recueil d'entretiens privés en vue de l'étude de la mobilité discursive et [BOR99] : MULLER, Claude & Laurence LABRUNE, & Katja PLOOG, 2001, *Corpus LL et KP*. Recueil constitué en vue d'études de la syntaxe du français parlé.

de projections antérieures possède l'avantage cognitif de diminuer le coût de l'élaboration structurelle. Pour clore cet exposé succinct des principes d'élaboration en temps réel, nous soulignerons la tolérance vis-à-vis des constructions hors-grammaire comme on peut l'observer dans la variation de la construction du complément de lieu.

Au-delà d'élaboration du discours en temps réel, quel statut *syntactique* (« systémique ») revient-il à ces listes ? Dans l'exemple (2), outre la liste elle-même, l'on observe quelque « tension » entre linéarité et structure : les frontières de l'énoncé — ou, pris par « l'autre bout », l'intégration des propositions dans un ensemble cohésif — semblent difficiles à représenter. Il paraît tout aussi inadéquat de segmenter après *femmes*, qu'avant *que*, pour la même raison, le segment non autonome restant (\**ça rechigne toujours*, \**que les femmes ça rechigne toujours*). A l'opposé, le traiter en intégralité comme une configuration pose le problème de sa catégorisation, car elle est « hors grammaire » en français — bien que connue depuis l'Antiquité et relevée dans nombreux corpus oraux — elle n'a donc rien d'étonnant en tant que telle : deux constructions — ici, une comparative et une causale — se chevauchent par la mise en commun d'au moins un de leurs constituants : < A < B > C >, qui se trouve au milieu sur le plan linéaire — ici, *les femmes* — ce qui est décrit chez Lambrecht (2006) par la notion d'amalgame syntaxique, qu'on retrouve dans les constructions *apokôinou*. Par ailleurs, l'itération réduite de « parce que » sous forme de *que* est décrite et reconnue par la grammaire standard. La cohésion de la configuration d'ensemble est donc fondée sur :

- une comparative avec une première liste (des constructions verbales),
- une « subordination » causale avec une seconde liste, qui oppose hommes et femmes, liste soulignée par la répétition lexicale *rechigner*,
- l'intrication des deux autour de l'élément pivot *les femmes*.

L'avantage pragmatique de l'itération constructionnelle de contribuer à la cohésion du discours a été développé en 2. 1. ; l'exemple illustre que les catégories grammaticales décrivant les énoncés complexes — comme la *subordination* ou la *conjonction* — ne peuvent rendre compte de la structuration observée ici, qui est cependant caractéristique des productions orales spontanées. Les listes constituent un mécanisme d'intégration syntaxique au même titre que la subordination.

En creux, l'on peut remarquer que les configurations comportant une construction non standard (comme l'amalgame ci-dessus) sont bien souvent celles qui comportent des listes ; les « perturbations » (ambiguïtés structurelles) interviennent le plus souvent dans la dernière itération, zone manifestement stratégique pour l'innovation. Une explication relativement simple pour cette co-articulation des deux phénomènes pourrait en être le fait que l'itération constructionnelle comportant une variation formelle (c'est-à-dire, l'itération autre que la répétition à l'identique) élargit le champ de projection, ce qui favorise les amalgames parmi d'autres ambiguïtés structurelles<sup>6</sup>. Mais, dès lors que la

---

<sup>6</sup> Succinctement, nous entendons par ambiguïté structurelle la sous-détermination de segments discursifs *en situation*, là où une interprétation structurelle univoque est impossible ; dans le cas des amalgames syntaxiques, il s'agit plus exactement d'*ambivalence* fonctionnelle d'un constituant. D'autres types ont été dégagés qui ne peuvent être développés ici (flou catégoriel, mésalignement prosodie-syntaxe, ancrage syntaxique flottant), cf. PLOOG 2013.

construction est catégorisable comme telle, le lien entre ambiguïtés et listes révèle une « dimension cachée » entre la structure et la linéarité segmentale de la parole. Le lien privilégié entre construction non standard et ambiguïté structurelle témoigne de l'exploitation créative des ressources constructionnelles et constitue, par là même, un indice de la dynamicité de la langue.

## 2. 4. Bilan

Un problème central de l'étude des données orales réside dans le fait qu'elles sont généralement appréhendées avec des catégories d'analyses de l'écrit, forgées par une culture savante autour des productions écrites, culture qui prend son essor dans l'Antiquité et qui se trouve achevée avec la diffusion à grande échelle de la grammaire scolaire. Au regard de ces catégories, les structures construites en temps réel ne peuvent qu'apparaître défailtantes — et leur catégorisation adéquate sera l'un des défis majeurs pour la linguistique moderne.

Ce problème a été illustré à partir d'énoncés complexes dont la description fait appel à des concepts comme la *subordination* ou la *conjonction* ; ces catégories sont mises à mal dès lors qu'il s'agit de proposer des outils métalinguistiques que la grammaire ne prévoit pas. La description des listes parmi d'autres phénomènes hors-grammaire ne dispose pas encore d'un métalangage approprié : les répétitions syntaxiques, reconstructions successives d'une même position syntaxique, différentes des paraphrases en ce qu'elle ne sont pas synonymes ni substituables, mais au contraire fonctionnelles, complémentaires. — A élaboration multiple, lecture multiple !

La caractérisation de ces constructions polymorphes, ambivalentes, parfois ambiguës reste à concevoir. Travers de la « mainmise » des catégories grammaticales sur la linguistique, la posture des linguistes (posture influencée par le traitement automatique des langues) consiste encore majoritairement à vouloir désambiguïser ces structures au lieu de leur reconnaître un statut spécifique ...

## 3. Notion de glose : glose épilinguistique, glose métalinguistique

Des cinq significations de *glose* que retient le TLFi :

« A. *Vx.* Terme [...] qui depuis Aristote a désigné les mots ou locutions considérées comme étrangères à l'usage : archaïsmes, dialectismes, formes poétiques (MAR. *Lex.* 1933).

B. Annotation brève portée sur la même page que le texte, destinée à expliquer le sens d'un mot inintelligible ou difficile ou d'un passage obscur, et rédigée dans la même langue que le texte. [...]

C. *P. ext.* Commentaire littéral effectué sur un texte d'un point de vue critique ou seulement explicatif. [...]

D. *P. anal. et fam.* Commentaire malveillant ou interprétation critique effectuée sur un texte, sur une personne ou sa conduite. [...]

E. *Littér.* Pièce composée de strophes de quatre vers, le dernier de chaque strophe reprenant un vers d'une pièce connue que l'on parodie. [...] »



seules **B.** et **C.** - les plus en accord avec le sens commun d'ailleurs - sont directement en rapport avec la notion de synonymie. Il s'agit dans un cas comme dans l'autre de rendre plus compréhensible un texte, de faire affleurer un sens constitué en deçà de son actualisation (un *vouloir dire*) et que l'on suppose ne pas être directement accessible tel qu'il est mis en mots.

Notre propos consistera, en nous démarquant vigoureusement de cette approche, à présenter une autre façon<sup>7</sup> d'appréhender la notion de *glose* - en distinguant alors *glose épilinguistique* et *glose métalinguistique* - qui conduit à problématiser la notion de synonymie et, ce faisant, toute théorie représentationaliste ou référentialiste du langage<sup>8</sup>. Nous devons nous en tenir à une certaine généralité, nous donnerons cependant un minimum d'assise empirique à nos propositions afin de montrer comment nous formulons la question du rapport entre formes linguistiques et interprétations sémantiques (signification) - et partant de la synonymie - selon nos partis pris théoriques.

Si l'on admet<sup>9</sup>

- 1° que le langage est une *activité* cognitive spécifique que l'on peut caractériser en termes d'opérations (*niveau 1* : niveau inaccessible à l'observation directe) ;
- 2° que le langage se manifeste et s'appréhende à travers la diversité des langues et des textes, donc à travers des formes organisées (*niveau 2* : niveau des textes) ;
- 3° que les formes linguistiques sont des marqueurs d'opérations (relation entre le *niveau 1* et le *niveau 2* ; le *niveau 3* — niveau des représentations métalinguistiques — en représentant les formes du *niveau 2* est supposé dire quelque chose de significatif sur le *niveau 1*) ;
- 4° que le sens<sup>10</sup> des mots et des textes n'est pas extérieur à la langue et constitue un ordre propre — manifestation d'une *rationalité silencieuse* (ou *activité*

---

<sup>7</sup> Façon introduite à la suite d'Antoine Culioli au sein de la TOPE et particulièrement développée par Jean-Jacques Franckel (voir Franckel 2005 : 51-78, texte qui nous sert de référence).

<sup>8</sup> Une *théorie représentationaliste* privilégie l'existence d'un vouloir dire constitué, une *théorie référentialiste* l'existence d'un monde également constitué ; le langage ayant vocation de mettre en mots soit cette pensée constituée, soit les propriétés physiques ou culturelles de ce monde déjà-là. C'est ce que suppose la notion de *code* et c'est précisément ce que rejette notre positionnement théorique : une langue naturelle n'est pas un code.

<sup>9</sup> Nous reprenons les trois niveaux introduits par Antoine Culioli (voir A. CULIOLI, 1999 : 161-164).

<sup>10</sup> Nous devrions, pour être rigoureux, distinguer *sens* et *signification* (ou *valeur référentielle*), ce que nous ne ferons pas dans cet article compte tenu de ses limites. Nous dirons, de façon certainement un peu brutale, que le *sens* est ce qui est propre à une unité, un morphème, une construction ou un contour prosodique dans sa stricte singularité et donc hors de tout investissement dans la production d'un énoncé ; la *signification* est ce qui émerge dans des séquences, des énoncés, donc au terme d'une activité de production textuelle. La *signification* d'une unité, sa valeur référentielle, est le résultat d'une interaction avec l'ensemble de son contexte dans un énoncé ou une séquence. Par conséquent, le *sens* d'une unité est nécessairement beaucoup plus abstrait - sa formulation est une élaboration métalinguistique - que les *significations* qu'elle peut recevoir : ainsi un dictionnaire, de façon très générale, exprime des/les significations d'une unité donnée et non son sens, d'où le recours nécessaire à l'exemple, puisque c'est en fait l'exemple (emploi supposé exemplaire d'une classe d'emplois) qui va permettre la formulation d'une signification.

*épilinguistique* : activité opératoire non consciente) — qui n'est ni la représentation d'une pensée préexistante toute constituée, ni celle d'un référent externe ;

alors l'accès au sens linguistique n'est possible qu'à travers une activité de *reformulation* qui pourra être spécifiée

- en *glose épilinguistique* (relevant du *niveau 2*), comme pratique langagière ordinaire et spontanée de tout locuteur d'une langue, sorte de *rationalité pratique* ;
- en *glose métalinguistique* (relevant du *niveau 3*), comme produit de la *rationalité bavarde* du linguiste, *rationalité d'effectuation démonstrative explicite*<sup>11</sup>.

### 3. 1. Comment stabiliser l'instable :

#### 3. 1. 1. Reformulations et glose épilinguistique

Reformuler, commenter ou revenir sur un dire, des propos, que ce soient les nôtres ou ceux d'un autre, est certainement une activité propre au langage humain et une propriété spécifique des langues naturelles : seule une langue naturelle est l'interprétant d'elle-même (*faculté métalinguistique* des langues dans les termes de Benveniste), alors qu'elle est l'interprétant de tous les autres systèmes sémiotiques<sup>12</sup>.

On n'accède au sens qu'en le faisant circuler (le mot *sens*<sup>13</sup> en français moderne, à la croisée d'une histoire latine et germanique, renvoie à la sémantique et à l'orientation) : le sens d'une unité, d'une séquence ou d'un texte relève en effet nécessairement d'une dynamique, d'une labilité, d'un flux textuel. Ainsi, un dictionnaire — machinerie normative<sup>14</sup> autant que sémantique — explicitera-t-il le sens d'un mot ou d'une locution en le remplaçant, dans une circularité plus ou moins perceptible, par d'autres mots ou d'autres locutions (voir le cas emblématique de ce traitement en boucle par les dictionnaires des locutions *en tout cas*, *de toute façon*, *quoiqu'il en soit*, ...).

Notre activité langagière ordinaire de locuteur, dans nos échanges ou nos cogitations, manifeste à l'envie cette labilité, instabilité du sens qui affleure, par exemple,

- dans ces questions qui portent sur la reconnaissance d'énoncés : *Dans quel sens l'entends-tu ? ; Que veux-tu dire par là ? ; C'est-à-dire ? ; En d'autres termes ?*, ou sur la production d'énoncés : *C'est clair ? ; Tu me suis ? ; Tu vois ce que je veux dire ? Tu m'as bien compris ? ;*
- dans ces énoncés — des *gloses épilinguistiques* précisément — qui redoublent d'autres énoncés, tournent autour, pour tenter de (re)formuler et cerner d'un

---

<sup>11</sup> *Rationalité silencieuse* ou *rationalité pratique* et *rationalité bavarde* ou *rationalité d'effectuation démonstrative explicite* sont des formulations empruntées à Culioli.

<sup>12</sup> Voir E. BENVENISTE, 1974, *Sémiologie de la langue*, pp 43-66.

<sup>13</sup> Pour l'histoire du mot *sens*, voir le *Dictionnaire historique de la langue française*, T2, Le Robert, A. REY, 1994 : 1918-1919.

<sup>14</sup> En ce qu'un dictionnaire fixe l'orthographe des mots.

autre point vue un vouloir dire (qui ne se dévoilera finalement jamais que dit) :  
*Pour dire mieux, je dirai que ... ; Pour dire les choses autrement, je dirai que, ... ; En disant ça, je veux dire que ... ; Ce que je veux dire, c'est que ....*

Ces séquences visent, en faisant appel à des *gloses épilinguistiques*, à réduire, voire à arrêter, un tremblement sémantique et/ou à établir des équivalences interprétatives supposément plus intelligibles afin de permettre des ajustements intersubjectifs de représentations, l'émergence de valeurs référentielles partageables et/ou stabilisables.

### 3. 1. 2. Contre la synonymie

En introduction, nous avons énoncé notre positionnement théorique à propos de la synonymie en soutenant que toute reformulation ou supposée équivalence se solde par une approximation, ou un bougé dont on peut, certes, dans notre pratique ordinaire de locuteur, s'accommoder, oublieux alors du moiré et des arcanes des langues.

Ainsi *Tiens voilà Laure qui revient ! Elle aura encore oublié ses clés !* et *Tiens voilà Laure qui revient, elle aurait encore oublié ses clés que ça ne m'étonnerait pas !* sont, pour le bon sens linguistique, deux énoncés certainement très proches tant du point de vue de leur signification que de leurs conditions d'emploi. Pourtant, le second impose à la séquence au conditionnel (passé première forme) la présence de *que ça ne m'étonnerait pas* alors que le premier se contente d'un futur (antérieur) ; symptôme d'une irréductible différence. Et si dans d'autres contextes on peut jouer sur la présence ou l'absence d'une telle séquence, c'est au prix d'un fort décalage interprétatif : *L'ancien président serait mis en examen* - propos rapporté de journaliste prudent sur un événement posé comme possiblement actualisé - contre *L'ancien président serait mis en examen que ce ne serait que justice!* - propos pris en charge par le locuteur avec visée d'une « bonne valeur » mais dont rien ne dit qu'elle ne sera jamais actualisée.

Cette approximation et ce bougé ne sont pas une sorte d'altération d'un vouloir dire originel constitué hors le langage<sup>15</sup>, hors une instance de discours, d'un sens pur et sûr qui préexisterait à la profération de toute parole, comme le suppose la thèse représentationnaliste du langage. Même s'il est légitime de postuler qu'il existe un « *inténu* » (une intention de signifier) pour reprendre le terme de Benveniste, on ne saura cependant ce qui est inténu qu'une fois l'énoncé proféré : c'est en ce sens que nous n'avons accès au niveau 1 qu'indirectement, par le biais du niveau 2.

### 3. 1. 3. Glose métalinguistique

La *glose métalinguistique* vise très précisément à rendre perceptible la singularité sémantique de telle forme ou de tel texte, vise à en saisir l'irréductibilité à toute autre forme ou à tout autre texte qui semblerait y équivaloir : il s'agit bien au fond de faire un sort théorique à la synonymie, de s'interdire toute tentative de ramener du singulier à du général pour, tout au contraire, rendre saillant le caractère unique de chaque forme ou de chaque texte et, du même coup, rendre hommage au chatoiement des langues, à la

---

<sup>15</sup> Benveniste écrit : « [...] la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue » (E. BENVENISTE, 1966 : 74). Sans doute convient-il de moduler ces formulations : il y a d'autres manières de penser que par le langage.

prolifération des formes qu'elles suscitent, à la riche complexité du langage et à son imprévisibilité.

Soulignons la spécificité de la glose métalinguistique, qui n'est en rien l'équivalent élaboré dans une théorie particulière d'une définition de dictionnaire :

« S'agissant d'un type particulier de reformulation, nous réserverons donc le terme de glose à la reformulation d'une *séquence*, c'est-à-dire, [...], d'une petite suite de mots contextualisable et intelligible, [...]. Il peut s'agir d'un syntagme (*une pente douce, en un jour*), ou d'une phrase simple (*il a bien fait d'agir ainsi*). Chaque unité d'une séquence est donc prise dans un co-texte (le reste de la séquence), et plus largement, dans un environnement textuel.

Nous ne parlerons donc pas de glose d'un mot : une glose n'est pas assimilable à une définition. En effet, il n'y a reformulation que de ce qui a un sens. » (Franckel 2005 : 55)

Une *glose métalinguistique* ne vise ni expliquer ni à dévoiler le sens d'une séquence donnée par une autre ou d'autres séquence(s), ce que fait l'explication de texte ou la scholie<sup>16</sup>. Mais elle se donne pour objectif d'établir avec rigueur la spécificité de cette séquence à partir des seules formes qui la constituent.

Une *glose métalinguistique* est en conséquence bien plus qu'une simple reformulation - ou *glose épilinguistique* - prise dans une classe de reformulations possibles : sa raison d'être est d'échapper, au moins partiellement, à la circularité des interprétations et à l'illusoire et circonstancielle équivalence quand l'esprit s'attache à un fantasmatique vouloir dire ou quand les yeux se fixent sur un référent-mirage.

Enfin une *glose métalinguistique* se déploie nécessairement à partir d'un terme particulier dans une séquence : une unité lexicale, un mot du discours, un morphème grammatical, une construction, un contour prosodique, ... En conséquence, une séquence est, en droit sinon en fait, susceptible de générer un ensemble de gloses : chacune énonçant alors la singularité de cette séquence à partir du terme retenu pour son élaboration. Etant entendu, par ailleurs, que les formes qui constituent une séquence sont en interaction et donc soumises à des contraintes de cooccurrence ou d'exclusion, ce qui apparaissait clairement dans les exemples évoqués supra. Nous ajouterons un exemple assez spectaculaire pour ce qui est du jeu de ces contraintes ; partons de la séquence *Cette loi, c'est ... porte ouverte ...*, il apparaît alors que :

- l'emploi de l'article défini *la* entraîne la préposition *à* : *c'est la porte ouverte à toutes les dérives, tous les abus* et l'interprétation sera détrimentale ;

---

<sup>16</sup> Voir ce qu'écrit Sylvie DAVID, à propos du *dévoilement du sens* (S. DAVID, 2009 : 61-66). Nous retiendrons le passage suivant : « Le travail des scholiastes consiste donc à mettre au jour le sens du texte, comme l'attestent les formules introductives τὸ σαφές « en clair » ou, de manière plus développée, τὸ δὲ σαφές οὕτως ἔχει « voici le sens clair », à chaque fois suivies d'une paraphrase imitative. L'expression suppose qu'à cet endroit, le texte est obscur ou n'est pas immédiatement compréhensible, du moins par tous. Le sens clair peut se dérober parce que le poète l'a voulu ainsi. » (p 61).

- l'emploi de l'article indéfini *une* entraîne la préposition *sur* : *c'est **une** porte ouverte **sur** l'avenir*, et l'interprétation sera cette fois bénéfactive<sup>17</sup>.

### 3. 2. Pour résumer

« Claudine Normand : [...] *Donc vous partez d'une explication de texte - jusqu'à là c'est classique, on a tous été formés à faire ça - vous vous donnez cette compréhension, et après vous analysez les formes mais en cherchant les opérations. Autrement dit, les formes ne vous intéressent que si vous arrivez à les rattacher à des opérations que vous pouvez formuler, que vous pouvez représenter.* »<sup>18</sup>

On part du fait que l'on comprend la signification d'une séquence textuelle et on produit une sorte très particulière d'explication de texte. En effet, une *glose métalinguistique* est une explication de texte qui ne prend pas la forme d'une reformulation explicite, de la recherche d'une espèce d'équivalence textuelle (synonymie), mais, idéalement, d'un démontage analytique minutieux du texte afin de cerner le rôle joué par chacune des formes qui le constituent dans la perspective de dégager et caractériser les opérations langagières dont ces formes sont les marqueurs. Ainsi s'agit-il s'agit d'*objectiver la singularité sémantique* de chaque énoncé (*singularité* contre *synonymie*), à partir des formes dont il est constitué et de leurs interactions en chaîne<sup>19</sup>.

Par ce procédé réglé<sup>20</sup>, on opère le passage de l'ordre de la subjectivité : *moi locuteur, je comprends la signification de X* à celui de l'objectivité : *moi linguiste, je rends compréhensible la signification de X parce que je rapporte X aux opérations dont les formes linguistiques sont la manifestation empirique.*

Ce travail théorique très analytique

1° impose donc par principe une caractérisation abstraite de l'identité de chaque unité ;

2° suppose que chaque unité est spécifique dans la mesure où elle est le marqueur d'une opération ou d'une configuration d'opérations (un schème opératoire) qui lui est propre ;

3° prétend pouvoir rendre compte de l'émergence des valeurs référentielles dans les énoncés par une mise à jour des opérations langagières dont les formes sont des marqueurs et de leurs enchaînements et interactions.

On peut alors considérer la glose métalinguistique d'un énoncé comme relevant d'une étape intermédiaire dans le va-et-vient entre l'empirique et le formel : elle articule un

---

<sup>17</sup> Ce qui suppose dans les deux cas de fortes contraintes sur les syntagmes qui suivent les prépositions *à* et *sur* : après *à*, le syntagme devra être "mauvais" du point de vue de l'énonciateur, après *sur*, il devra au contraire être "bon".

<sup>18</sup> A. CULIOLI, Cl. NORMAND, 2005 : 107.

<sup>19</sup> Une façon de soutenir que le sens n'est pas affaire de componentialité.

<sup>20</sup> Procédé réglé en ce qu'il repose sur un appareillage théorique explicite et qu'il est soumis à des procédures de validation.

travail d'abstraction fondé sur l'interprétation de données empiriques afin de la reconstruire rationnellement en la rapportant aux opérations qui en sont à l'origine. Ce faisant, elle la dégage de l'« évidence » du bon sens linguistique dont chaque locuteur natif se croit détenteur légitime.

### 3. 3. Un exemple de glose métalinguistique

Nous tiendrons pour fondée l'hypothèse que l'on peut répartir l'ensemble des prépositions du français selon deux grands fonctionnements : *discernement* et *division*<sup>21</sup>. Pour présenter à très gros traits cette hypothèse, considérons la construction *X prép Y* :

- le premier fonctionnement (*discernement*) suppose que le syntagme Y constitue le cadre dans lequel il faut interpréter, prendre en compte X (syntagme ou relation prédicative qui précède la préposition) ;
- le second (*division*) suppose que la préposition donne à voir un aspect de la notion à laquelle réfère Y en opérant une division (un zonage) de celle-là.

Ces deux fonctionnements sont illustrés par *à* et *dans* dans les exemples suivants :

(5) Tu peux mettre mon parapluie à la poubelle, s'il te plaît ?

(6) Tu peux mettre mon parapluie dans la poubelle, s'il te plaît ?

Dans (5), on en déduit que « *mon parapluie* » est hors d'usage et qu'il convient de s'en débarrasser ; on ne suppose nullement, par ailleurs, qu'il y ait une poubelle accessible dans l'environnement. En revanche, dans (6), on comprend qu'il s'agit de mettre quelque part « *mon parapluie* », de le ranger, et donc qu'il y a bel et bien une poubelle identifiée dans l'environnement immédiat<sup>22</sup>. Ce qui permet ces interprétations est que

1° *à* introduit un syntagme (*la poubelle*) qui fonctionne comme le cadre notionnel à partir duquel doit être conçu les propriétés associables à *mon parapluie* dans sa relation à *mettre* ;

2° *dans* divise, zone la notion associée à *poubelle* de sorte que *la poubelle* est traitée comme un contenant où *tu peux mettre mon parapluie*.

Nous évoquerons pour exemplifier l'élaboration d'une glose métalinguistique le cas particulier de la préposition *pour* en considérant une classe d'emplois.

L'hypothèse est que *pour* relève de la logique du discernement. Dans *X pour Y*, c'est Y qui donne à voir X, ou encore Y définit le domaine de référence dans lequel X doit être pris en compte : Y est le *pôle de discernement* de X.

---

<sup>21</sup> Sur cette question, voir S. DE VOGÜÉ, « Des temps et des modes », *Le Gré des Langues*, n° 6, L'Harmattan, 1993 : 65-91 ; D. LEBAUD, « Pour et pourtant, un même mode de constitution d'une relation », in **BULAG** n° 22, 1996-1997 : 155-179 ; J.-J. FRANCKEL, D. PAILLARD, *Grammaire des prépositions*, T 1, Ophrys, 2007 (« Introduction »).

<sup>22</sup> Dans (5) l'article *la* a un fonctionnement générique et *mettre à la poubelle* fait locution, dans (6) *la* a un fonctionnement déictique. On constatera d'ailleurs aisément que les propriétés associées à *la poubelle* ne sont pas identiques d'un énoncé à l'autre : *la* est le seul déterminant possible dans (5), alors qu'aucune contrainte ne pèse sur la détermination de *poubelle* dans (6) (*cette, ma, ta, une, la poubelle à fleurs, rose ...*).

Nous proposerons de caractériser le fonctionnement spécifique abstrait de *pour* comme suit :

*Étant donné X (un terme ou une relation prédicative), **POUR** introduit un repère Y qui correspond à une position d'extériorité par rapport au domaine associé à X, et Y est repère de discernement de X.*

La caractérisation proposée ci-dessus devrait faire l'objet d'une argumentation indépendante du problème que nous traitons actuellement : on acceptera qu'une telle argumentation est produite par ailleurs.

Le repère Y est *repère de discernement* de X et X et Y sont dans un rapport d'extériorité : telles sont les propriétés cruciales pour notre propos actuel.

Considérons les séquences suivantes :

- (7) Rui parle bien français.
- (8) Rui parle bien français pour une Chinoise.
- (9) ??Rui parle mal français pour une Chinoise.
- (10) Rui parle mal français même pour une chinoise.

Dans (7), *la façon de parler de Rui* est définie par l'énonciateur comme *bonne* pour tout sujet qui aurait à l'évaluer, quand bien même l'évaluation de la façon de parler français d'un non natif relève d'une norme intersubjective de référence. Cette évaluation est, de par la forme même de l'énoncé, supposée "consensuelle" : *parler bien français* prend le sens d'une valeur absolue, compte tenu donc d'une norme implicite.

Dans (8), *la façon de parler de Rui* est considérée de deux points de vue et prise en compte dans le cadre de deux énonciations différentes : 1° *Rui* parle français comme elle parle français et 2° cette façon de parler peut être évaluée ou réévaluée. Ce qui peut correspondre à deux cas :

- a) soit *la façon de parler de Rui* est directement qualifié de *bonne* par l'énonciateur de (8) en référence à un préconstruit concernant la façon de parler « normale » d'une Chinoise exemplaire ;
- b) soit *la façon de parler de Rui* est qualifiée, par exemple, de *médiocre* par un premier énonciateur : l'énoncé (8) opère alors sur cette première énonciation pour réinscrire *la façon de parler français* dans le domaine de validation constituée par *être Chinois* et du coup transformer ce qui se donne comme une valeur absolue en une valeur relative redéfinie.

Dans les deux cas la relation *Rui-parler bien français* n'a aucun statut hors du domaine de validation introduit par *pour* : *la façon de parler de Rui* spécifiée comme "bonne pour une Chinoise" pourra être "médiocre ou mauvaise" dans un autre référentiel impliqué par l'énonciateur de (8)<sup>23</sup> : d'où le caractère anormal de (9) compte tenu de nos préconstruits

---

<sup>23</sup> L'énoncé *Carla parle bien français pour une Italienne* est beaucoup moins acceptable dans la mesure où la distance entre l'italien et le français est beaucoup trop faible pour justifier de qualifier de *bien/bon* un parler approximatif. D'un certain point de vue l'italien et le français peuvent être considérés comme des variétés dialectales d'une même langue ; ce qui n'est évidemment pas le cas du chinois et du français pour

socioculturels (ou *topoi*), anormalité corrigée par *même* dans (10) qui restitue une conformité à la norme attendue<sup>24</sup>.

*La façon de parler de Rui* dans (8) est, au contraire de (7), explicitement et strictement rapportée à un domaine de validation inscrit dans un rapport d'altérité à un domaine normatif.

C'est en raison de ce rapport à un domaine de validation fondée sur un topos qu'une séquence comme (9) *Rui parle mal français pour une Chinoise* paraîtra étrange.

La glose métalinguistique de (8) élaborée du point de vue de *pour* pourrait avoir la forme suivante :

Dans l'énoncé *Rui parle bien français pour une Chinoise*, la relation prédicative *Rui-parle français* a pour repère de discernement, introduit par **pour**, la façon attendue de parler français d'une Chinoise, étant donné que la façon normale de parler français (bien parler) et la façon attendue de parler français d'une Chinoise (mal parler) sont dans une relation d'extériorité notionnelle<sup>25</sup>. L'énonciateur évalue comme bien la façon de parler français de Rui relativement au repère de discernement.

Soulignons qu'il se manifeste dans les énoncés qui appartiennent au paradigme de (8) une *recatégorisation* de X - terme, procès ou relation prédicative construit par ailleurs - et ensuite la constitution de l'exemplarité de X. La recatégorisation suppose nécessairement une forme d'extériorité du terme par rapport auquel elle s'opère et une énonciation distincte de celle qui construit X : Y est dans un rapport d'extériorité relativement à X. L'exemplarité de X vient de propriétés qui lui sont conférées de l'extérieur par Y au travers de leur mise en relation par *pour*.

La glose proposée ci-dessus devrait nous permettre de rendre compte, à la fois, des proximités et des différences interprétatives avec des énoncés - via leur glose respective - qui pourraient être pris pour des reformulations de (8), tels que :

- (11) *Rui parle bien français, pourtant elle est chinoise.*
- (12) *Bien qu'elle soit Chinoise, Rui parle bien français.*
- (13) *Rui est chinoise mais elle parle bien français.*

## 4. Envoi

Le dernier mot est pour Jean-Jacques Franckel :

---

lesquels la distance interlangue est considérable. D'où une expression comme *Pour moi, ce que tu racontes, c'est du chinois !* Et bien sûr *Vous parlez bien français pour une Française* ne peut qu'être une boutade!

<sup>24</sup> Pour le dire sans détour, ce qui est considéré comme normal est : *un Chinois qui parle français parle mal français*. Que ce soit vrai ou non n'est pas notre problème : c'est un topos bien établi que manifestent nos énoncés et qui les contraint.

<sup>25</sup> Relation qui s'actualisera dès lors par des évaluations détrimmentales.



« C'est finalement dans une *confrontation* de la séquence avec chacune de ses reformulations possibles, dans l'examen des *différences* qui se manifestent dans ce va-et-vient que peut se dessiner une approche de son sens.

Il s'agit, au fond, de frotter, jusqu'à les user, dans un dialogue incessant, les mots les uns contre les autres comme les pans tissu, jusqu'à en voir apparaître la *trame*, de confronter les intuitions jusqu'à une transparence quasiment immatérielle. La transparence du sens n'est finalement obtenue que par sa dissolution. » (Franckel 2005 : 55)

## Références

- P. AUER, 2000, « Projection in interaction and projection in grammar », Communication on the EURESCO Conference on Interactional Linguistics, Spa. *Text*, 25/1, 7-36.
- P. AUER, 2007, « Syntax als Prozess », in : Hausendorf (ed.), *Gespräch als Prozess. Linguistische Aspekte der Zeitlichkeit verbaler Interaktion*. Tübingen : Narr, 95-142.
- E. BENVENISTE, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, T1, NRF Gallimard.
- E. BENVENISTE, 1974, *Problèmes de linguistique générale*, T2, Paris, Gallimard, Nrf.
- J. BYBEE & P. HOPPER (eds.), 2001, *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Amsterdam : John Benjamins (Typological Studies in Language 45).
- A. CULIOLI, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, T2, Gap, Ophrys.
- A. CULIOLI, 2002, *Variations sur la linguistique*, Klincksieck.
- A. CULIOLI, & Cl. NORMAND, 2005, *Onze rencontres sur les langues et le langage*, Ophrys.
- C. DAUDE, 2009, « Problèmes de traduction liés à la reformulation du texte pindarique par les scholiastes », *Dialogues d'histoire ancienne*, 2009/Supplément 2 - S2, PUFC, 19-57.
- S. DAVID, 2009, « La démarche des scholiastes d'après les formules introductives des scholies (Olympiques, I - VI) », *Dialogues d'histoire ancienne*, 2009/Supplément 2 S2, 59-75.
- S. DE VOGÜE, 1993, « Des temps et des modes », *Le Gré des Langues*, n° 6, L'Harmattan, 1993 : 65-91.
- J.-J. FRANCKEL, 2005, « De l'interprétation à la glose : vers une méthodologie de la reformulation », in : *D'une langue à l'autre*, Daniel Lebaud (ed.), PUFC.
- J.-J. FRANCKEL, D. PAILLARD, 2007, *Grammaire des prépositions*, T 1, Ophrys.
- C. FUCHS, 1980, *Paraphrase et théories du langage*, thèse de Doctorat d'État, Paris VII, DRL.
- P. J. HOPPER, 1987, « Emergent Grammar », *Berkeley Linguistics Society*, vol. 13, 1987, 139-157.
- K. LAMBRECHT, 2006, « Syntactic amalgams re-visited : Apokoinou Constructions in Spoken English », ms. ; communication at the 4th International Conference of Construction Grammar, Tokyo, sept. 2006.
- R. W. LANGACKER, 1987, *Foundations of Cognitive Grammar, Volume I, Theoretical Prerequisites*. Stanford (Cal.) : Stanford University Press.
- D. LEBAUD, 1997, « Pour et pourtant, un même mode de constitution d'une relation », in *BULAG* 22, 155-179.
- K. PLOOG, 2013, « Ambiguïté structurelles autour de QUE en espagnol », in : Jacob & Ploog (eds.), *Autour de QUE / El entorno de QUE*. Frankfurt : Peter Lang (coll. Studiae Linguisticae et Romanicae 57), 159-182.
- The « Five Graces Group » (BECKNER & BLYTHE, BYBEE, CHRISTIANSEN, CROFT, ELLIS, HOLLAND, KE, LARSEN-FREEMAN, SCHOENEMANN), 2009, « Language is a Complex Adaptive System : Position Paper », in : Ellis, Nick C. & Diane Larsen-Freeman (eds), *Language as a complex adaptive system*.

*Language Learning* 2009/59, Suppl.1, Chichester (U.K.) / Malden (Mass., USA) : Wiley-Blackwell, 1-26.

*Trésor de la Langue Française*. (version informatisée en ligne : <http://atilf.atilf.fr/>, consulté le 12/05/13).